

Des difficultés de la réhabilitation *Ce moment-là*

Philippe Couture

Numéro 146 (1), 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couture, P. (2013). Compte rendu de [Des difficultés de la réhabilitation / *Ce moment-là*]. *Jeu*, (146), 23–25.

Ce moment-là

TEXTE **DEIRDRE KINAHAN** / TRADUCTION **MARYSE WARD**

MISE EN SCÈNE **DENIS BERNARD**, ASSISTÉ DE **MARIE-HÉLÈNE DUFORT** / SCÉNOGRAPHIE **OLIVIER LANDREVILLE**

COSTUMES **MARC SENÉCAL** / ÉCLAIRAGES **ANDRÉ RIOUX** / MUSIQUE **LUDOVIC BONNIER**

AVEC **CHRISTINE BEAULIEU**, **FÉLIX BEAULIEU-DUCHESNEAU**, **ÉMILIE BIBEAU**, **PATRICK HIVON**, **LOUISE LAPARÉ**,

ALICE PASCUAL, **MANI SOLEYMANLOU** ET LA VOIX DE **SOPHIE CADIEUX**.

PRODUCTION DU **THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE**, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 2 OCTOBRE AU 10 NOVEMBRE 2012.

PHILIPPE
COUTURE

DES DIFFICULTÉS DE LA RÉHABILITATION

Il va sans dire que cette pièce de Deirdre Kinahan, auteure irlandaise montée pour la première fois par la Manufacture, correspond parfaitement aux partis pris de la maison pour un théâtre réaliste aux dialogues vifs et pour des drames intimistes aux fortes résonances sociales et à l'intensité croissante. On est en territoire connu, d'ailleurs dans une structure qui n'aura surpris personne. Ce qui n'empêche pas l'ébranlement, tant cette pièce sur la culpabilité et la responsabilité pose des questions justes et atteint le spectateur dans ses valeurs profondes. C'est d'ailleurs cet ancrage dans la morale que la mise en scène de Denis Bernard exploite au maximum en commandant à ses acteurs un jeu psychologique qui fait exploser en paroles et en colères les blessures individuelles de chaque personnage, laissant hélas ! de côté le regard sociologique qu'il privilégie d'habitude.

Sur la scène, une grande table deviendra le théâtre d'affrontements déchirants. Les membres d'une famille, quittant graduellement les conversations banales et l'agitation de la préparation du repas, laisseront tomber les masques pour faire face aux remous qui les divisent. Personne n'arrive vraiment à pardonner au frère le crime irréparable qu'il a commis des années plus tôt, ni la vie de rêve qu'il mène aujourd'hui dans une société qui l'a parfaitement réhabilité.

Les blessures intimes de chaque protagoniste sont explorées dans le détail, mais il y avait pourtant matière à élargir le sujet pour le porter vers une réflexion d'ordre sociologique. Chaque membre de cette famille agit effectivement selon des comportements très marqués pour exposer, en quelque sorte, le spectre des positions possibles devant un enjeu de société criant : la réhabilitation sociale des criminels. Dommage que la production contourne sans cesse la question centrale posée par la pièce : jusqu'à quel point doit-on collectivement réhabiliter les auteurs de crimes graves ? D'autant que cette question soulève les passions dans la société québécoise. L'affaire Cantat mais aussi le cas du cardiologue Guy Turcotte nous l'ont prouvé abondamment.

Évidemment, fidèle à ses habitudes, le rigoureux Denis Bernard propose un spectacle tendu dans lequel la progression dramatique, implacable, obéit à un *timing* extrêmement précis. La mise à nu des personnages se produit donc par une évolution parfaitement crédible, assez lente au départ, puis de plus en plus fulgurante, de sorte que la violence de leurs propos paraît tout à fait justifiée dans la scène paroxystique de confrontation : elle est le résultat d'une construction finement érigée.

De même, le choix d'un jeu psychologisant, d'abord très intériorisé puis démonstratif dans les scènes finales, arrive à exprimer puissamment la blessure psychologique et les fractures intimes de cette famille, ce qui n'est pas contre-indiqué. En tuant la meilleure amie de sa sœur Niamh (Émilie Bibeau), dans un geste déraisonné qu'il n'arrive toujours pas à s'expliquer, le jeune Nial (Patrick Hivon) a causé chez celle-ci une douleur irréparable qui, d'une certaine manière, l'empêche de vivre en couple et de partager avec quiconque une réelle intimité. Il a visiblement atteint la santé mentale de sa mère (Louise Laparé), qui vit dans la peur et dans le déni, se berçant de l'illusion que lui procure l'image de son fils aujourd'hui auréolé de succès par l'art et le souvenir de l'enfant merveilleux qu'il était jadis. Il a projeté son autre sœur (Alice Pascual) dans un mécanisme de défense classique : se lancer à corps perdu dans les responsabilités de la vie et dans la construction d'une famille tissée serrée.

Si toute cette trame de réactions intimes au drame ne se rapporte qu'à la dynamique familiale, d'autres éléments indiquent que ce qui est mis en scène dépasse de loin ce cadre. Le conflit entre Niamh et Nial nous mène à constater, à l'instar de nombreux criminologues (comme Francis T. Cullen et Karen E. Gilbert), que la société, souvent encouragée par la classe politique et emportée par le populisme, ne croit pas à l'efficacité de la réhabilitation sociale. Un sondage récent nous apprendait d'ailleurs que « 62 % des Canadiens diraient oui à la peine de mort »¹. C'est énorme.

En 1974, le sociologue américain Robert Martinson publiait un article dont la conclusion laissait entendre que les mesures de réhabilitation avaient échoué à décourager la récidive des criminels. Souvent mal interprété, ce texte a eu une influence démesurée sur de nombreux politiciens américains, qui ont cru qu'il fallait dès lors mettre en place un système plus punitif². L'opinion publique a suivi. Et c'est bien cette situation, le pessimisme ambiant devant le concept de réhabilitation sociale, qui est exposé dans *Ce moment-là*.

1. Hélène Buzetti, *Le Devoir*, 23 janvier 2010.

2. Je m'inspire notamment, dans cette réflexion, des travaux très accessibles de Pierre Lalonde, agent de recherche des Services correctionnels du Québec, dont on peut lire les textes de vulgarisation dans différentes revues mais également au <www.securitepublique.gouv.qc.ca/>. Je vous invite plus précisément à lire « Punir ou réhabiliter les contrevenants ? Du « *Nothing Works* » au « *What Works* » (Montée, déclin et retour de l'idéal de réhabilitation) ».

Après la prison, Nial est devenu un artiste prisé, probablement riche, et lorsqu'il se présente à sa famille aux bras d'une charmante jeune femme, compréhensive et talentueuse, son succès ne paraît pas acceptable. L'idée qu'un criminel de son genre ait droit à une seconde chance est inconvenante. Ce n'est pas l'individu, d'ailleurs, qui semble poser problème, mais bien le crime qu'il a commis. Voilà qui nous place au cœur du débat criminologique qui oppose réhabilitation et punition, l'un plaçant l'individu au centre de la détermination de la peine, l'autre ne s'intéressant qu'au crime. C'est précisément l'attitude de Niamh, qui se remémore avant tout le geste cruel de son frère, se montrant incapable de poser son regard sur l'homme réhabilité qu'il est devenu.

Cette position, souvent encouragée par les médias populistes, est la plus répandue dans notre société. Même si la pièce ne fait aucune place aux médias, elle montre la manière dont cette pensée sur la réhabilitation se déploie dans un microcosme familial et fait écho au populisme ambiant, par l'entremise d'une situation déchirante, à laquelle personne n'est insensible.

La mise en scène de Denis Bernard n'encourage toutefois pas cette lecture plus sociologique de l'œuvre. Il accorde à vrai dire une attention particulière aux réactions individuelles de chacun des personnages et les isole, ou les individualise, plutôt que de montrer leur inscription dans une dynamique sociale. En témoignent les baisses d'éclairage et les décalages spatiotemporels que la mise en scène installe à des moments-clés de la progression psychologique des personnages. Quand la colère grandit en Niamh, par exemple, les lumières se tournent vers son visage courroucé pendant que sa coupe de vin déborde et tache la nappe blanche d'une flaque rouge grandissante. Elle voit rouge. Le spectateur est amené à s'identifier à sa colère plutôt qu'à réfléchir par son entremise au grand thème de la réhabilitation. Ce n'est pas en soi réducteur – la psychologie de Niamh est riche –, mais j'ai tout de même le sentiment que le spectacle rate sa cible et passe à côté d'une réflexion essentielle. ■



Ce moment-là de Deirdre Kinahan, mis en scène par Denis Bernard (Théâtre de la Manufacture, 2012). © Suzane O'Neill.